

Il est drôle, (ou tragique, selon le goût), d'observer comment les événements dépassent nos concepts dans la situation où nous nous trouvons. Par exemple: nous avons élaborée, avec beaucoup de peines et raffinement, le concept des "mass media", et voilà: le terme "masse" ne s'applique plus à la réalité sociale dans le sens dans lequel il a été défini. La "masse" que nous entourons et que nous menaçons comme individu, n'est plus la "foule solitaire", (lonely crowd) d'il y a vingt ans, et laquelle consomme passivement les "biens" distribués par les médias. Beaucoup moins est elle cette masse prolétaire d'il y a cinquante ans qui fait des révolutions. Elle est maintenant les quatre, (et bientôt cinq), milliards d'asiatiques, africains et sud-américains qui crèvent de faim sans le savoir, (parcequ'on meurt de faim en croyant qu'on meurt d'autre chose). Nous n'avons pas encore un concept pour définir cette masse, pour la comprendre, pour "l'agiter", la "manipuler", ou pour nous sauver d'elle. Parceque sans doute: elle veut nous avaler, nous les occidentaux, et elle le veut avec toute raison, de son point de vue. Simplement parceque nous mangeons trop. Ce qui a changé, depuis la "lonely crowd" de M. McLuhan et Ms. les théoriciens de communication, ce n'est pas seulement le numéro des personnes sur la terre, ni seulement sa distribution géographique, c'est la conscience de la situation humaine. La "société de consommation" est maintenant vue comme petit événement local et éphémère dans la société de la faim générale, et l'Occident, (Europe et Etats Unis), est maintenant vu comme un glacier élitaires dans la marée montante tropicale de la masse. Tout mouvement occidental est maintenant devenu "objectivement" réactionnaire, parceque tout mouvement occidental est une réaction à la masse qui crève. Cette conscience est encore embryonnaire, (chez nous comme dans la masse), et il se peut qu'elle sera, elle-même, dépassée par les événements avant qu'elle soit articulée d'une façon rigoureuse.

Tout ce que nous faisons, (et nous le savons plus ou moins maintenant nous le faisons "en famille", parmi nous l'élite qui mange trop. Ce que nous appelons les "mass media" sont, (et nous le savons maintenant), les moyens de communication d'une élite condamnée. Les vrais "mass media" ne sont ni la télévision, ni la presse, ni les magasins Woolworth, mais les anciens moyens du geste, de la parole, du tam-tam, de la danse par lesquels se communiquent les vraies masses. C'est dans ces anciens moyens que les vrais messages sont transmis, et nous n'avons pas d'accès à ces messages. Mais nous savons, néanmoins, ce que les messages disent: "nous voulons vivre". C'est tellement simple. Mais cette simplicité ne nous sert à rien. Parceque c'est notre existence tout court qui empêche les masses à vivre. C'est ça que nous venons d'apprendre: nous, les 500 millions qui mangons trop, ne sommes pas une masse, mais une élite qui empêche les masses à vivre. Mais pas pour très long temps. Quoi faire? Voilà une bonne question. Et voilà la réponse: ou bien continuer comme avant, ou bien essayer, au moins, de comprendre. Mourir les yeux ouverts. Un bon programme.

VILÉM FLUSSER

Tout ce que nous faisons, nous le faisons "en famille", mais nous prenons cette famille pour l'humanité, tellement sommes-nous bornés. Pour voir que c'est une famille, (cette petite France, cette petite Europe, ce petit prolétariat), il faut donner un pas en arrière et regarder la scène de dehors dans son contexte. Alors nous verrons que nos problèmes internes, (notre science, notre art, notre politique, en Bref: nos "valeurs"), sont dépassés par nos problèmes externes. Ce pas en arrière nous pouvons le faire dans n'importe quel niveau, dans le niveau de l'art, par exemple. Nous verrons alors que ce que nous appelons "l'art de notre temps", (y compris le soit-disant l'art des masses), est une manifestation d'une élite aliénée de la masse. "Paris-Match" est aussi élitaire que "Artitude", et la différence entre les deux est méprisable. Méprisable est la différence entre Stockhausen et la musique des films. Mais: comment avons-nous donné ce pas en arrière pour voir ça? Non pas spéculativement, par une "transcendance" quelconque, mais concrètement, par une technique. Par la technique de mettre notre art en question dans son contexte social. Ça veut dire: par un "art sociologique". C'est un "art", parceque c'est une technique. Et c'est "sociologique", parceque c'est un pas en arrière de la société. Et je vous propose une définition de "l'art sociologique": c'est une technique de voir l'art occidentale (et la société occidentale), de dehors pour pouvoir mourir les yeux ouverts.

Parmi les "artistes" qui sont dédiés à cette technique Fred Forest est un excellent exemple. Sa méthode est de regarder les "Mass media", (les moyens de communication de l'élite occidentale), de dehors, de les manipuler de dehors, (comme si c'étaient des matériaux), et de nous faire voir et manipuler ces "mass media" de dehors. Grâce à sa technique, nous nous voyons dedans et dehors les "mass media", donc: nous donnons un pas en arrière de nous mêmes et nous nous voyons dans notre contexte très concrètement. Je vais donner un exemple de cette technique un peu plus tard. Mais ce qui importe ici est autre chose. Fred Forest était à São Paulo, Brésil, en 1973 pour participer de la Bienal. Donc: il a pénétré, (peut-on croire), le terrain de la vraie masse. À São Paulo il a manipulé les "mass media" comme à Paris et à Hyères, comme à Lausanne et à Montpellier, ça veut dire: la presse, la TV, les rues de la ville. Il n'a pas touché les moyens de communication de la vraie masse: ses gestes, son carnaval, sa macumba, ses "choros". Il n'a pas pu faire ça, parceque il n'était pas en communication avec ça. Il est resté dans "l'occident", (dans l'élite qui se prends pour masse), à São Paulo. Par nécessité. Car, pour pouvoir donner un pas en arrière de quelque chose, il faut d'abord être dans cette chose. On ne peut pas faire un "art sociologique" d'une société dans laquelle on n'est pas. On peut faire une sociologie d'une telle société, mais pas un art. Voilà pourquoi Fred Forest est un excellent exemple de la définition de l'art sociologique que j'ai proposé. C'est une technique occidentale, un art d'élite condamnée, mais peut être le dernier art possible. Avant-garde, dans ce sens tragique du terme.

VILÉM FLUSSER

L'exemple que je veux donner de cette technique de Fred Forest est une expérience à la Maison de retraite CNRO à Hyère. J'ai choisi cet exemple non seulement parce que j'ai participé comme observateur, et parce que ça a très bien fonctionné, mais parce que c'était une société de vieux, donc une miniature de la notre. Nous les occidentaux vivons dans une maison de retraite par rapport aux masses. Forest a appelée cette expérience une "animation", sans peut-être se rendre compte de l'étymologie du terme. Cette "évocation des âmes mortes" est d'ailleurs typique pour toute décadence. Quand Augustin fait son "animation", ("*Dematque animam cognoscere cupisco*"), c'est la Maison de retraite "Empire romain" qu'il veut animé. Quand j'ai vu la maison de la CNRO, ce miracle économique, ce paradis des ouvriers et paysans, cette "civitas Dei", ce but donc de l'histoire dans la lecture capitaliste, socialiste et catholique, j'ai compris d'un coup ce qu'est notre situation, et aussi ce que fait Fred Forest. Notre situation: essayer de donner un sens à notre mort. Ce que fait Fred Forest: essayer de "animer" notre mort, en nous permettant de nous voir mourir. C'est ça, l'art sociologique.

Il s'agit de vieux ouvriers qui meurent en luxe à la Côte d'Azur, sans savoir comment le faire, parce que nous avons perdue cet art suprême que les anciens appelaient "ars moriendi". Fred Forest est venu avec un équipement "closed circuit", cette transcendance électronique qui permet aux gens de faire de sa vie et de sa mort un spectacle. Un équipement évangélique dont la bonne nouvelle est qu'on peut non seulement voir de dehors comment on vit et meurt en société, mais aussi manipuler de dehors ce processus. Et les vieux se sont vite "animés" à prendre entre ses propres mains cet instrument vivifiant ils se sont vite mis à faire des "programmes" de leurs vie et mort. Ils se représentaient à soi-mêmes pour soi-mêmes, pour nous les spectateurs, et pour un public plus vaste, absent mais possible. En effet: leur vie a changée radicalement grâce à l'animation de Forest. Ils sont devenus des acteurs, et non seulement des patients, de leur propre mort. Sous la direction discrète de Forest, et sous la supervision "especialisée" d'un sociologue, ils ont commencés à apprendre l'art de mourir, en faisant des vidéos de leurs attentes de la mort, (réelle ou fictive). C'était un événement plein de sourir, de chansons, grotesque pour nous, "beau" pour eux. C'est ça, l'art sociologique: le rite d'initiation à la mort les yeux ouverts. La mort digne n'est ce pas? Forest ne savait pas de son rôle d'animateur, (d'animateur) à ce moment-là, et je n'avait pas le courage de le lui dire. Mais les choses sont évoluées dès ce moment, (pétrole, famines etc.), et j'ai le courage de ^{le dire} maintenant, parce que il le sait très probablement maintenant. Je crois que c'est la raison pourquoi il est entré dans le "Collectif Art Sociologique": pour mieux animer la Maison de retraite "Occident" par des événements qui sont grotesques pour les masses, mais pleins de sourir, chansons et "beaux" pour nous-autres.

VILÉM FLUSSER

Je repète: très probablement Forest sais maintenant que ce que c'est: l'a sociologique - un pas en arrière de la société occidentale pour la voir mourir une technique de la mort, "ars moriendi". Mais ce savoir n'est jamais tout à fait claire pour un artiste, parceque son intérêt est absorvé par la technique. Il s'intéresse tellement comment faire, qu'il oublie ce qu'il fait. C'est pourquoi un artiste veut savoir de la critique comment elle analyse sa technique, sa méthode et la résistance que le matériau oppose à cette méthode. Il désire une définition opérationnelle de son art, (de l'art sociologique dans le cas). En autres mots: il veut qu'on analyse son pas en arrière, et non la vu qu'il s'ouvre quand on a donné le pas. Et, en effet, quand j'ai commencé à écrire le présent essai, je le voulais technique, formel, théorique. Je voulais analyser la méthode de Forest, (et d'autres artistes qui travail sur l'art, et non dans l'art), d'un point de vue communicologique, epistemologique et esthétique. Je voulais être élégant. Et util au "Collectif Art Sociologique".

Mais j'ai changé d'avis. Je trouve qu'une attitude élégante n'est plus honnête. Quand Rome brûle. Et quand des technique comme l'art sociologique nous mangent concrètement que Rome brûle. Il n'est plus honnêt d'exclamer, par rapport à Forest et les autres du Collectif ou non: "Qualis artifex pereo". J'ai donc préféré d'écrire un essai qui est un cri d'angoisse, ou, si l'on veut, une définition pragmatique de l'art sociologique.

Il se peut que j'ai exagéré. En tout cas: il est certain que j'ai simplifié. Je vous ai proposé l'image suivant: une petite île, (l'occident), qui nage dans l'océan de la faim. Sur cette île la plupart des gents passe son temps en mangeant. Quelquesuns discutent comment mieux manger. D'autres travaillent dans les jardins de l'île pour la faire encore plus belle. Quelquefois les vagues de l'océan inondent une partie de l'île. Alors on discute s'il faut faire des diques individuels ou collectifs, mais comme on a peur de regarder l'océan, on préfère, en discutant, se regarder les uns aux autres. Tout d'un coup des gents comme Forest arrivent, avec des équipements comme la vidéo et des espaces vides dans les journeaux et disent: "Animez-vous! Regardez-vous un peu! Je vous propose un miroir! Vous verrez que vous êtes sur une île. Mais regardez vous-mêmes!". L'art sociologique.

C'est ^{ég}garé, peut-être. C'est simplifié, certainement. En bref: c'est une caricature. Mais je crois qu'il est plus honnêt, en ce moment, de faire des caricatures que des analyses élégantes. Moins salaud.